

***JOURNAL D'UN TEMOIN***  
**LA GUERRE VUE DEPUIS BRUXELLES**  
(Roberto J. PAYRO, pour *La Nación*)

**Bruxelles, novembre (1914). Première semaine.**

On peut considérer que les hostilités sont ouvertes entre la Turquie et la *Triple Entente* (N.d.T.). Même si, à première vue, il semble que l'attitude des Turcs influera peu sur le dénouement des événements, il est fort possible qu'elle engendre des complications inattendues. La dernière guerre des Balkans nous a montré une Turquie peu apte à la guerre moderne, malgré l'instruction des troupes faites par les Allemands, et leur collaboration avec les armées du kaiser ne sera pas mortelle pour les alliés, à moins d'un prodige. En revanche, l'adjonction des Turcs dans la guerre peut révéler des animosités

latentes suscitées par le danger universel que présente pour nous l'Allemagne et qui, peut-être, n'attendront qu'un motif plausible pour s'extérioriser. La guerre actuelle peut et doit être considérée comme une guerre de races et comme une guerre de principes. D'un côté, la liberté ; de l'autre, l'autocratie qui ne tarderait pas à s'imposer au monde si l'Allemagne devait triompher. L'appui de la Turquie ne fait qu'accentuer ce caractère de la guerre, qui ne voile qu'un peu l'intervention de la Russie aux côtés des pays de la liberté, unis pour se défendre contre l'impérialisme autocratique.

Durant la semaine, on ne parle que de cela et de la solution de la crise ministérielle italienne. On nourrit beaucoup d'espoirs que le nouveau cabinet fera changer l'aspect des choses et obéira aux suggestions du peuple de Garibaldi, avide de lutter une fois de plus au profit de la liberté.

Il n'a pas manqué de Belges, jusqu'à présent, qui, avec une évidente injustice, ont vitupéré contre l'attitude de l'Italie, témoignant une grande méfiance à l'égard de son action future. Il était inutile de leur dire que, du jour au lendemain, sans justification, sans aucune cause directe, pour de simples affinités de race, pour des raisons purement morales de communauté d'idées et de sentiments, un pays honnête ne pouvait pas attaquer ses amis d'hier, qui continuaient ou feignaient de continuer à être ses amis. Il était inutile de leur dire que l'Italie, par le seul fait de ne pas courir à l'aide de ses alliés, laissait l'Allemagne dans une position inconfortable, car cette abstention n'était ni plus ni moins la preuve péremptoire que l'empire allemand avait provoqué la guerre et en était l'unique responsable, ce qu'il voulait précisément dissimuler à tout prix, pour ne pas encourir l'exécration universelle.

J'ai eu l'occasion de parler avec plusieurs de ces hommes emportés qui, heureusement, ne sont pas nombreux et dont je m'explique l'injustice car elle naît du désir passionné que la race entière se soulève contre l'iniquité, afin que son châtiment soit ensuite rapide comme l'éclair et permette la renaissance de la paix et de la liberté. J'ai réussi à les persuader, un livre d'Histoire à la main, que l'Italie n'est, ni n'a jamais été, le pays utilitaire qu'ils présumaient, et je leur ai signalé plus d'un symptôme non équivoque qui réprime pour le moment ses généreuses tendances ; parce que se laisser entraîner par elles contre ses amis et alliés d'hier serait un acte proche de la félonie, indigne de sa noblesse et de sa probité.

- *Croyez-vous alors que l'Italie marchera avec nous ?*
- *Je ne peux pas le croire, s'il ne se produit pas un fait nouveau qui justifierait cette résolution*

*extrême. Mais ...*

- *Mais ?*

- *Il est fort possible que ce fait rare se produira, tôt ou tard. Il ne reste plus, dans la diplomatie allemande, aucun Bismarck.*

J'ai rappelé ces paroles à mon interlocuteur, l'avocat U., lui faisant observer que l'Allemagne a probablement commis une grave erreur en mettant en branle la Turquie et que les premiers effets de cette erreur se manifestaient précisément en Italie, avec un remaniement ministériel révélateur d'un changement de politique. A présent, si ce n'est pas l'Allemagne qui fait une gaffe, il est fort probable que ce soit la Turquie qui la fasse.

\*

Grâce aux efforts des ambassadeurs d'Espagne et des Etats-Unis, le gouvernement anglais a consenti à lever le blocus pour les navires qui se rendent à

Rotterdam avec des vivres destinés à la Belgique. Le gouverneur général en Belgique, le feldmaréchal von der Goltz a, pour sa part, donné au marquis de Villalobar l'assurance "*particulière et formelle*" – à ce qu'il ressort de sa lettre – que les vivres destinés à la population civile de Belgique lui resteront exclusivement réservés et qu'ils seront exemptés de toute réquisition.

On est déjà en train de décharger à Rotterdam quelques navires avec du blé et de la farine. Le 3 courant, le bateau à vapeur *Maseepequa* (**N.d.T.**), dans lequel le multimillionnaire Rockefeller envoie aux Belges un chargement de vivres d'une valeur de 55.000 livres sterling, a levé l'ancre à New York.

\*

Les Allemands ont fait évacuer 3 des 29 prisons qui existent dans le pays.

Ils commencèrent par celle de Malines, alors que

la ville était bombardée depuis cinq jours. Le directeur avait fait descendre dans les caves les gardiens, leurs familles, et les soixante-cinq prisonniers qui, pendant tout ce temps, se nourrirent de riz cuit. Ils traversèrent tellement de moments angoissants qu'un enfant de quatre ans, fils d'un gardien, devint fou.

Le directeur décida de fuir le 1<sup>er</sup> septembre, parce que les obus pleuvaient sur la prison et prit les dispositions nécessaires pour que tout le monde parte. Etant donné que les trains ne circulaient pas, il se dirigea à pieds vers Duffel, emmenant les prisonniers, dont pas un ne tenta de s'échapper. Avec une poignée de gardiens, il les conduisit à la prison d'Anvers.

Celle de Termonde fut évacuée le 4 (septembre), après la chute de nombreux obus, épouvantant les détenus, réfugiés dans les caves sur ordre du directeur.

Dans l'après-midi de ce jour et durant une

interruption de la canonnade, quelque quatre cents Allemands se présentèrent devant la prison et l'officier qui les commandait fut reçu par M. Deridder, le directeur, ayant revêtu un uniforme.

- *C'est une forteresse ; commencez par me livrer vos soldats* – dit l'officier.
- *C'est une prison* – répliqua le directeur.
- *Non ! C'est une forteresse !*

M. Deridder lui présenta alors la liste des prisonniers et l'officier fit comparaître devant lui un détenu allemand, qu'il interrogea longuement. Il emmena ensuite le directeur en otage, disant aux gardiens :

- *Si le directeur n'est pas revenu ce soir, relâchez les prisonniers parce que le bombardement va commencer.*

Des heures plus tard, le directeur fut convoqué devant l'officier en chef, qui lui dit :

- *Le conseil des officiers a résolu de vous laisser vous en aller. Mais, dans la mesure où nous allons bombarder la ville dans une heure, sans y laisser deux pierres l'une sur l'autre, nous vous ordonnons de fuir avec le personnel avant une heure.*
- *Et les prisonniers ?*
- *Faites-en ce que bon vous semble.*

Le directeur courut jusqu'à la prison et fit ouvrir les portes : les prisonniers qui, majoritairement, étaient de la région, s'empressèrent de regagner leurs foyers. Et M. Deridder, accompagné des gardiens, alla à pieds jusqu'à Zele, où ils purent prendre un train pendant que Termonde était impitoyablement bombardée.

Quant à la troisième prison évacuée, il s'agit de celle d'Anvers, l'un des premiers bâtiments bombardés dans la ville.

Le premier obus entra et éclata dans une cellule, y

ouvrant une brèche de quatre-vingt centimètres de diamètre. Le prisonnier qui l'occupait resta par miracle indemne au milieu des débris de mitraille et des décombres.

Un des sous-directeurs, qui était en charge de la prison en l'absence du directeur, fit descendre les prisonniers au rez-de-chaussée mais, comme les obus arrivaient jusque là, il leur ordonna de se réfugier dans les caves. Les projectiles y pénétrant également, il fallut se résoudre à ouvrir les portes, en disant aux détenus de chercher leur salut dans la fuite ...

\*

Mon récent voyage en Hollande (**N.d.T.**: Pays-Bas) m'a permis de percevoir avec une plus grande clarté l'attitude de ce pays, si étroitement lié à la Belgique par sa situation et par sa race.

Le sort des Belges n'a pu qu'émouvoir les Hollandais, qui se montrent hospitaliers et généreux

avec les fugitifs, mais leur émotion n'est pas exempte d'une certaine appréhension personnelle concernant leur propre sort. La Hollande craint la guerre comme la peste et fera tout ce qui est en son pouvoir pour l'éloigner de ses frontières. Ce n'est pas le sentimentalisme qui la fera bouger et, si elle fait preuve de compassion à l'égard de ses frères de l'Escaut, elle veille surtout à éviter qu'ils ne doivent en éprouver pour elle à leur tour.

Située entre l'Angleterre et l'Allemagne, sollicitée par les deux nations, également un peu menacée par chacune d'elles si elle ne servait pas leurs intérêts respectifs, elle ne ménage pas ses efforts pour maintenir sa neutralité et l'intégrité de son territoire, et déjà afin de "*conserver sa poudre sèche et son pays mouillé*", comme disait le président de la seconde chambre, elle doit consentir de grands sacrifices en argent, alors que le commerce souffre

d'une paralysie presque totale, que les circonstances expliquent : le travail se raréfie pour les ouvriers et la population commence à subir certaines privations.

La stagnation du commerce et les difficultés auxquelles est confrontée la marine marchande, en raison de l'action de l'escadre anglaise, agitent beaucoup les Hollandais qui sont, avant tout et surtout, des commerçants et qui désireraient pouvoir mettre à profit cette situation unique et donner un nouvel essor à leurs affaires en fournissant à l'Allemagne tout ce dont elle a besoin. Mais les bénéfices que cela pourrait lui rapporter ne compenseraient en aucune manière les dégâts qu'une attitude partielle causerait. Les Hollandais gagneraient beaucoup mais pour reperdre aussitôt tout, non seulement au cas où les alliés triompheraient mais encore même dans l'éventualité où l'Allemagne serait victorieuse.

Parce que l'Allemagne – et ce n'est pas un secret pour les Hollandais – convoite les ports des Pays-Bas et elle se les approprierait dès qu'elle pourrait le faire impunément, annexant s'il le fallait un pays qu'elle considère comme la prolongation du sien, dont la limite à l'est devrait être la Mer du Nord ...

En revanche, à peine les Hollandais feraient-ils pencher le plateau de la balance en faveur de l'Allemagne que l'Angleterre n'hésiterait pas à lui dévorer ses colonies, ces superbes Indes néerlandaises qui constituent son plus beau fleuron. Et une Hollande sans colonies serait réduite à la pauvreté, car les productions de son territoire ne suffisent pas à lui apporter le bien-être et l'abondance, dont elle bénéficie aujourd'hui.

Elle se trouve donc prise entre deux dangers, aussi graves l'un que l'autre, et l'on comprend qu'elle fasse des efforts surhumains pour rester neutre,

appelant sa jeunesse sous les armes et souhaitant les inondations, qui ont joué un rôle si important dans son histoire nationale.

Cependant les Belges pensent, non sans raison, que la Hollande pourrait défendre ses intérêts, les garantissant, les accroissant, tout en accomplissant l'acte très noble de se précipiter à l'aide de ses frères de race. En penchant du côté des alliés, elle leur apporterait un contingent d'une telle importance que l'issue de la guerre – qui est indubitable – s'accélérerait immédiatement, au bénéfice général, épargnant beaucoup d'or et beaucoup de sang. C'est la conviction des Belges que la Hollande, par le simple fait d'entrer en lice, libérerait leur territoire si iniquement envahi parce que les Allemands perdraient alors une grande source d'approvisionnement ; et tandis qu'ils se verraient menacés par la disette et la faim, les Allemands se

trouveraient également confrontés au grave danger d'être encerclés ou, du moins, d'être pris entre deux feux.

Roberto J. Payró

PAYRO ; « *La guerra vista desde Bruselas. Diario de un testigo* (36) », in LA NACION ; 22/04/1915.

Copyright, 2014 : Bernard GOORDEN, pour la traduction française

### **Notes du traducteur (N.d.T.) :**

Hostilités entre la Turquie et la *Triple Entente* à partir du 29 octobre 1914.

« Bateau à vapeur *Maseepequa* dans lequel le multimillionnaire Rockefeller envoie aux Belges un chargement de vivres » :

<http://cymru1914.org/en/view/newspaper/4097907/8>

Certaines affiches des autorités allemandes peuvent être notamment consultées en suivant le lien INTERNET :

<http://www.14-18.bruxelles.be/index.php/fr/affiches>

Source, également intéressante :

<http://warpress.cegesoma.be/fr>

Une autre source, **générale**, à découvrir :

<https://www.google.com/culturalinstitute/project/first-world-war>